



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales – 1950 Sion – CCP 87-187745-4

Courriel : info@amissfs.com / www.amissfs.com

Un retour des Anglicans

(Extraits de *Veritas*, n° 70)

On a beaucoup parlé... du retour d'une partie du monde anglican à la communion avec Rome, avec ses divers aspects plus ou moins problématiques.

Ils sont cependant peu nombreux à savoir que, sous le règne de la reine Marie Tudor (1553-1558), même si cela n'a duré que quelques années, toute l'Angleterre était revenue à la soumission au Pontife Romain.

Henri VIII qui, entre 1531 et 1534 avait consommé sa séparation d'avec l'Église de Rome, avait eu de son épouse légitime, Catherine d'Aragon, cette fille, Marie, qui fut élevée dans la foi catholique. Les autres enfants, nés des femmes que Henri VIII prétendit épouser ensuite, furent naturellement éduqués dans l'anglicanisme. Édouard, unique garçon, succéda, encore enfant à son père en 1547, mais sous son règne l'anglicanisme fut imprégné de protestantisme et le calvinisme arriva en Angleterre (alors que son père s'efforçait de conserver le dogme catholique, même dans le schisme). Édouard mourut à 16 ans et Marie, l'aînée de ses demi-sœurs lui succéda. Dès son élévation au trône, sa première préoccupation fut de travailler à ramener le Royaume au sein de l'Église et, pour se faire, elle épousa le catholique Philippe II d'Espagne, fils de l'Empereur Charles V, afin de renforcer ainsi sa position au sein du Royaume.

En effet, dans le Royaume, tous n'étaient pas prêts à accomplir un tel pas. En plus des luthériens et des calvinistes à craindre le retour à l'Église catholique, il y avait tous ceux qui détenaient les biens ecclésiastiques volés et vendus par Henri VIII.

Notre but, ici... n'est autre que d'examiner le comportement du Saint-Siège face aux difficultés surgies inévitablement en pareille situation.

Entre la fin de 1553 et le début de 1554, avant même le rétablissement de la soumission officielle au Pape, la Reine et le Parlement avaient supprimé les cérémonies protestantisées créées sous Édouard VI (tout à fait similaires à la liturgie de Paul VI), en faveur des rites catholiques, et une ordonnance du conseil royal avait ordonné la reconstruction des autels renversés jusque dans les campagnes.

L'ancien droit canonique fut rétabli et les lois ecclésiastiques d'Édouard VI abolies. Il n'y avait donc plus de place pour les prêtres mariés; ils furent destitués. Un cinquième environ du clergé fut frappé par cette mesure (à Londres même un quart furent destitués). Beaucoup furent admis à nouveau après qu'ils eussent fait pénitence et renvoyé les femmes. (Notons ici qu'il s'agissait de prêtres ordonnés avant le schisme et dont les mariages étaient absolument invalides !) Toutefois cette mesure fut générale. Quant aux

évêques protestantisés ils furent démis, mais pour en nommer de nouveaux il fallait le consentement du Pape, et par conséquent le rétablissement complet des relations du Royaume avec le chef de l'Église romaine, tel que le souhaitait ardemment la Reine.

Le Légat du Pape, le Card. Réginald Pole, anglais, persécuté avec sa famille lors du schisme pour fidélité au Pape et vivant en exil depuis, fut chargé de gérer la situation. Il attendait aux Pays-Bas le moment opportun pour rentrer en Angleterre. Le Pape Jules III, un des grands artisans du Concile de Trente, l'avait choisi à cause de ses origines, de ses grandes capacités et de son indiscutable loyauté envers le Saint-Siège et la foi catholique. La Reine envoya au Légat une liste de candidats aux sièges vacants, et le Légat, pourvu de toutes les facultés nécessaires... autorisa l'ordination de six évêques. La Reine demanda ensuite au Pape, par une lettre autographe, de bien vouloir les confirmer personnellement. C'était le premier acte public et officiel de reconnaissance de l'autorité de Rome. Le Pape Jules III, avec des larmes pleins les yeux, lu pour bien 5 fois la lettre aux cardinaux réunis en Consistoire.

Le mariage de la Reine avec Philippe II ayant eu lieu, divers problèmes furent par là même résolus, et le Card. Pole pu enfin revenir en Angleterre, en novembre 1554, afin de rendre officielle la réconciliation du Royaume avec l'Église romaine. Débarqué à Dover il fut accueilli avec tous les honneurs, au milieu des acclamations du peuple; le mandat d'Henri VIII contre lui fut révoqué et le Cardinal Pole est entré à Londres en remontant la Tamise, suivi d'un cortège de barques avec tous les insignes du Légat; il fut accueilli par la Reine et le Roi.

Ayant rassemblé les Chambres à la présence des Souverains, le Légat leur fit part de tous ses pouvoirs et de sa mission de ramener la paix spirituelle, à la condition qu'ils abjurent leurs erreurs et révoquent toutes les lois qui offensent l'autorité du Pape. Ensuite tous, y compris le Roi et la Reine s'agenouillèrent pour obtenir l'absolution au nom de la Sainte Trinité. Un *Te Deum* solennel clôtura la fête dans la chapelle royale.

Deux jours plus tard le Cardinal fit son entrée à Londres dans l'enthousiasme général... la foule se pressait sur son passage pour se faire bénir.

Le Cardinal promulgua encore des brevets pour légaliser les mariages célébrés sans dispenses, ainsi que d'autres actes. Il fut déclaré que les possesseurs des biens ecclésiastiques ne seraient pas inquiétés, on gracia les prisonniers politiques et religieux, sauf les prédicateurs protestants. Une ambassade parti pour Rome pour informer le Pape de la soumission du Royaume. Elle y arriva juste après l'élection de Paul IV. Le Pape envoya la Rose d'or à la Reine, l'épée et le bonnet au Roi.

Toutefois le parti anti-catholique restait très actif et tenta diverses séditions. Les lois pénales contre l'hérésie furent rétablies, mais sur les environs deux cent condamnations à mort, presque tous étaient coupables d'autres crimes, tels la conjuration et la participation aux révoltes armées contre le gouvernement. Parmi eux figuraient cinq évêques hérétiques dont le célèbre Crammer, qui feignit plusieurs rétractations. Par la suite on a organisé des débats publics, Le Christ Roi – et beaucoup se convertirent.

La Reine, pour donner l'exemple, renonça spontanément aux biens ecclésiastiques échus aux mains de la Couronne, même que cela ne lui été pas demandé. Par ordre de Paul IV les clercs ordonnés invalidement devaient se refaire ordonner valablement (Rome considérait que la nouvelle forme d'épiscopat établie sous Édouard VI n'était pas valide). Six autres évêques furent sacrés afin de pourvoir les sièges vacants par des hommes doctes et vertueux, souvent ayant souffert persécution. (Tous sauf un restèrent fidèles lors du rétablissement du protestantisme sous la reine Elise. Cette œuvre fut rendue vaine par la politique maladroite de Paul IV et la mort quasi contemporaine de la Reine et du Card. Pole, en novembre 1558.

La nouvelle Reine, qui avait feint d'être catholique... ramena le protestantisme, mais la résistance des catholiques et des évêques fut grande. Que le sang de ces valeureux martyrs ramène un vrai retour de l'Angleterre à la foi de Pierre, qu'elle avait un temps si valeureusement soutenue.

Le crucifix en Italie : réactions consolantes

La sentence de la cour européenne qui a décrété la suppression de tous les crucifix des salles de classe, a suscité de très belles réactions en Italie.

Beaucoup de Directeurs et de Recteurs ont demandé que toutes les classes soient pourvues de crucifix. Dans les écoles de Parme il y a eu une véritable mobilisation; dans les écoles primaires, secondaires et supérieures les crucifix ont été suspendus même dans les classes qui en étaient dépourvues. A Imperia, à San Remo ainsi que dans des dizaines d'autres villes, les administrations communales ont donné ordre de mettre le crucifix là où il n'y était pas.

A Sassuolo, province de Modène, le syndic a acheté 50 crucifix pour les instituts scolaires qui en seraient dépourvus. A Trapani le président et les assesseurs de la junte provinciale ont payé de leur poche 72 crucifix pour les porter dans les classes où le crucifix manquait. A Trieste le syndic Roberto Dipiazza ha déclaré : *«Tant que je serais le syndic de Trieste, aucun crucifix ne sera enlevé, ni des classes ni des administrations communales»*.

Le syndic de Galzignano Terme, en province de Padoue a décrété l'obligation de suspendre le crucifix dans tous les établissements publics, sous peine de 500.- d'amende pour les transgresseurs.

A Busto Arsizio, en province de Varèse, l'administration communale a protesté contre la sentence de la Cour de Strasbourg en mettant en berne le drapeau européen. Le syndic de Lorette, province d'Ancone, pour le cas où la sentence deviendrait exécutive, a déjà prêté une ordonnance interdisant qu'on enlève les crucifix (6 nov. 2009, ZENIT.org).

Par contre la déclaration de Mgr Aldo Giordano, Observateur permanent auprès du Conseil de l'Europe, laisse perplexes :

«... une laïcité de ce type... n'attire pas» ...il faut «une laïcité qui crée de l'espace pour toutes les contributions positives, pour le social, pour l'homme, pour affronter les gros problèmes de l'humanité» (Zenit.org, 4.11.09).

Non, Monseigneur ! Le crucifix a le droit d'être exposé et vénéré dans les lieux publics, non au nom d'une certaine laïcité, mais parce que Jésus-Christ est notre Dieu, notre Sauveur et notre Roi... Il a le droit de régner sur nous et sur la société...

Voilà ce que nous aurions aimé entendre de la bouche de Mgr Giordano...

Heureusement que les Italiens... sont bien décidés à défendre leurs racines chrétiennes.

Un fervent catholique : Louis de Funès !

De son vrai nom (Carlos Luis de Funès de Galarza) Louis de Funès était un fervent catholique. «Très attaché à la Tradition, il n'hésita point à soutenir celle-ci, notamment en aidant de sa grande générosité l'action de Mgr Ducaud-Bourget lors des premières années de l'occupation de St Nicolas du Chardonnet. Patriote et royaliste convaincu, il n'aurait manqué pour rien au monde les commémorations de la mort de Louis XVI tous les 21 janvier.

Après lui avoir administré les derniers sacrements, l'abbé Maurice, son confesseur, déclara *«Louis de Funès, entre dans la joie de Dieu»*. (Alexandre Simonot, Conseiller municipal de Taverny – site NP Info, Ile-de-France).

Louis de Funès a été rappelé à Dieu le 27 janvier 1983, mais il continue à faire rire des millions de téléspectateurs par ses grimaces, ses pitreries, ses colères incontrôlables...

Pour tout cela : Merci Monsieur de Funès !

(Extrait du *Courrier de Tychique* 321).



Le Christ-Roi

Le Roi de l'univers, le créateur du monde
 Lui qui nous a donné le ciel, le feu et l'onde
 La lune, les étoiles et l'éclatant soleil
 La terre et ses trésors à nuls autres pareils
 Ils l'ont découronné !

Celui qui doit régner dans toute société
 Car Lui seul peut donner la paix et l'équité,
 Saintement gouverner les états, les nations,
 Présider les conseils et guider leurs actions
 Ils l'ont découronné !

Les hommes en leur orgueil ont redressé la tête
 Banni de leurs foyers, de leurs cœurs malhonnêtes,
 Le doux Sauveur Jésus, son Amour et sa Croix,
 Lui qui donna sa vie et demandait leur foi
 Ils l'ont découronné !

Voilà qu'à Rome même, en son Eglise sainte,
 Des loups se sont glissés au cœur de son enceinte,
 Ces traîtres lentement distillent le poison.
 L'authentique Berger qui prend soin des moutons
 Ils l'ont découronné !

Mais de ces renégats, nous ne saurions pas être !
 Au divin Bien-Aimé, nous voulons tout soumettre
 Etablir en nos cœurs un trône à notre Roi.
 Que triomphe partout le Bon Dieu et sa Loi.
 O Christ, venez régner !



Actualité de la Salette

Nous publions quelques extraits du *Secret*, donné à Mélanie sur la sainte Montagne, commenté par M. H. Bourgeois

Paragraphe 2. «Les prêtres, ministres de mon Fils, les prêtres, par leur mauvaise vie, par leur irrévérence et leur impiété à célébrer les Saints Mystères, par l'amour de l'argent, l'amour de l'honneur et des plaisirs, les prêtres sont devenus des cloaques d'impureté. Oui, les prêtres demandent vengeance, et la vengeance est suspendue sur leur tête. Malheur aux prêtres et aux personnes consacrées à Dieu, lesquelles, par leur infidélité et leur mauvaise vie, crucifient de nouveau mon Fils. Les péchés des personnes consacrées à Dieu crient vers le ciel et appellent la vengeance. Et voilà que la vengeance est à leur porte, car il ne se trouve plus personne pour implorer miséricorde et pardon pour le peuple. Il n'y a plus d'âmes généreuses. Il n'y a plus personne digne d'offrir la Victime sans tache à l'Éternel, en faveur du monde.»

Après les reproches aux fidèles, avec le Discours public, la Très Sainte Vierge s'adresse maintenant aux prêtres, au clergé dont elle est la reine. Ses paroles sont dures, sans doute. Et les détracteurs du secret en ont tiré argument pour refuser d'y voir le discours de la Très Sainte Vierge. Et pourtant, en utilisant ces expressions, celle-ci ne fait qu'employer le style de l'Écriture.

Nous lisons dans le Psaume 13 : «Le Seigneur observe les enfants des hommes. Tous sont égarés. Tous sont également pervertis. Il n'en reste plus un seul qui fasse le bien. Pas un, pas même un seul.» Et quand saint Paul répétait les mêmes paroles (dans : Épître aux Romains, chap. III), combien de saints n'y avait-il pas parmi ces chrétiens de la primitive Église ? Ces expressions hyperboliques n'ont pas un sens plus absolu chez la Très Sainte Vierge que chez David ou saint Paul. Par contre, elles sont une preuve de plus de la divinité du secret. Jamais la pauvre bergère n'aurait su les inventer. Quand au mot «impiété», il ne dit pas nécessairement outrage positif contre Dieu. Parlant en reine du clergé, Marie semble plutôt reprocher une insuffisante piété dans la célébration des Saints Mystères. Sur ce sujet, Mélanie écrivait en juillet 1897 : «La Très Sainte Vierge ne

s'est pas du tout adressée aux prêtres prêtres, mais aux pauvres prêtres qui ont perdu, avec la foi, la charité, c'est-à-dire qui n'ont pas en eux la grâce de Dieu.» Pour les cloaques d'impureté, on dit que Pie IX, en lisant le secret de Mélanie, fut frappé de constater que la Très Sainte Vierge s'exprimait par les mêmes mots que Grégoire XVI quatorze ans avant elle. Et dans le manuel des prières du matin des séminaristes de Saint-Sulpice, à Paris, on trouve le même énoncé. «Et moi, pauvre cloaque d'impureté...» Ces reproches au clergé et aux communautés, nous en lisons de semblables dans les écrits de sainte Catherine de Sienne, sainte Hildegarde, sainte Brigitte, Marie d'Agreda, sainte Marguerite-Marie, Anna Maria Taigi, et bien d'autres. Dans l'Ancien Testament nous voyons Dieu, par la bouche de ses prophètes, dévoiler à son peuple les crimes cachés de ses prêtres. Dans le Nouveau Testament, ce n'est pas en privé, mais en plein milieu de la foule que saint Jean-Baptiste les appelle : «race de vipères.»

Paragraphe 3. «Dieu va frapper d'une manière sans exemple.» A l'époque du déluge, l'impureté était peut-être plus générale. Mais l'impiété l'était moins. L'athéisme, le matérialisme, le spiritisme, le luciférianisme, l'emportent infiniment en perversité, en impiété, sur l'arianisme, le protestantisme et toutes les hérésies ensemble du passé. Dans les siècles précédents on attaquait certaines vérités; maintenant on renie tout, on veut tout démolir. Rappelez-vous ce prêtre qui proclamait après le dernier concile : «Il faut casser la baraque.» C'est-à-dire l'Église ancien style. Devant une impiété générale sans exemple, Dieu va frapper d'une manière sans exemple. Il nous en a donné un aperçu dans l'éruption du Mont-Pelé, à la Martinique, en 1902. Au 14 mai 1902, l'abbé Combe note dans son journal : «Si Mélanie était moins humble, j'aurais su avant les journaux l'effroyable éruption du Mont-Pelé de la Martinique, car ces jours derniers, lui disant ce qu'ils racontaient, elle m'a appris des particularités qu'ils n'ont publiées qu'après, ou aujourd'hui seulement.

– “Est-ce que vous aviez vu l'éruption le jour même ? – Oui.

– Saviez-vous depuis longtemps que cette catastrophe arriverait ? – Oui.

– Le saviez-vous par la vue de 1846 ? – Non”.

Il faut tout lui arracher, et encore ne répond-elle que par oui et non.

– “Vous aviez bien vu l'éruption ? Parlez donc ! – Mais, mon Père. J'étais au milieu !”»

Et le vendredi 16, l'abbé Combe note : «J'ai remarqué sous son poêle, dans les papiers à brûler, la lettre de faire-part de Madame veuve Untel, décédée le 1er mai, au verso de laquelle elle avait écrit, au futur, les prochains châtements de la Martinique. “Nous ne l'avons pas volé, mais bien acheté, et même arraché de sa main. Il ne se contentera pas d'avertir ses créatures raisonnables, qu'il aime tant, une fois, deux fois. Et même, quand sa justice demande sa gloire pour venger la miséricorde outragée, ce bon et divin maître avertit, presque comme en cachette, de sa justice, fait doucement sentir quelques tremblements de terre inaccoutumés. C'est ainsi qu'il va faire dans les Petites Françaises Antilles. Pendant plus de six jours, il y aura de petites secousses, entremêlées d'un peu plus grandes. Hélas, hélas ! Les hommes ont des oreilles et n'entendent point...”

Enfin, le 8 mai 1902, le feu dévorateur tombe sur une des principales villes de la Martinique, Saint-Pierre, la dévore et la couvre de cendres et de débris de toutes sortes. Outre la destruction de cette ville, trois autres petits pays, par le même feu, feront des victimes, sans compter les dommages des propriétés. Le feu ne sera pas remis entièrement dans sa caverne. Douze jours après le premier cataclysme, Fort-de-France pleurera. Et bien d'autres pleureront aussi.”

Cette méditation, l'avez-vous écrite avant le 8, avant l'éruption ? – Oui. – Jusqu'ici, la seule ville de Saint-Pierre a été détruite. On parle déjà de 30'000 victimes – Il y en a 40'000. – Puisque vous avez vu d'avance la destruction de Saint-Pierre, vous pourriez peut-être me dire le nom d'un de ces petits pays qui auront le même sort ? – Curbat ou Curbat, c'est un nom comme ça.” Quelques mois après, à l'occasion d'une nouvelle catastrophe qui fit un millier de victimes, les journaux ont donné,

pour la catastrophe du mois de mai, après enquête faite sur place, le chiffre de 40'000 morts. (Le Pèlerin, numéro du 14 septembre 1902).» Et le jeudi 22, l'abbé Combe note : «Je désirais une prédiction dont l'antériorité fut pour moi mathématiquement certaine. Me voilà servi à souhait. Dépêche arrivée ce matin : Paris, 21 mai. Les câblogrammes officiels sur l'éruption des 19 et 20 mai sont très succincts. Néanmoins, on sait déjà qu'un village, le Carbet, situé sur la côte, à quelques kilomètres de Saint-Pierre, a été en partie détruit. Je suis allé lui demander quels crimes épouvantables, autres que l'impureté, ont pu attirer sur ces populations – qu'on disait très catholiques – un pareil fléau. Elle m'a raconté que le Vendredi-Saint dernier, un grand Christ de près d'un mètre fut traîné dans une rue de Saint-Pierre, au bout d'une corde, qu'on le traîna ensuite sur la pente de la montagne, et arrivé au pied d'une crevasse on l'y poussa du pied. “– Pour attirer la malédiction de Dieu sur tout un pays, ce sacrilège a donc été l'œuvre d'une masse d'hommes et de femmes ? – Quelques hommes seulement. Mais on les a laissés faire. Et une douzaine d'enfants suivaient. La montagne a crevé de ce côté, le matin de l'Ascension.”»

Paragraphe 6. «La société est à la veille des fléaux les plus terribles et des plus grands événements. On doit s'attendre à être gouverné par une verge de fer, et à boire le calice de la colère de Dieu.» Lorsque les hommes décident de s'affranchir de leurs obligations vis-à-vis de Dieu, alors Dieu les abandonne à eux-mêmes. Et ils se donnent les gouvernants qu'ils méritent, ceux-ci n'étant que les instruments du châtement dans sa main.

Depuis que l'autorité ne vient plus de Dieu, mais du peuple, ces gouvernants sont l'émanation de cette tourbe de députés et sénateurs à la conscience cautérisée, dont parlait plus haut l'abbé Thelmat et que le peuple s'est choisi pour le représenter et le diriger. Nous devons supporter en conséquence la tyrannie, l'anarchie, les lois démentes et parfois contradictoires. Et cette politique de gribouille qui nous mène à la guerre, qu'elle soit civile ou étrangère, sociale, économique.

Revenons un peu sur la guerre de 14-18. Quatre ans. Et, pour la France seulement, 1'500'000 morts. Et toutes les destructions et désordres qu'elle a entraînés. Les veuves obligées de délaisser le foyer, pour subvenir aux besoins de la famille. Les enfants orphelins, auxquels manquera toujours l'autorité, le conseil du père. Les jeunes filles, qui deviennent par force, des vieilles filles. Ces bouleversements économiques provoqués par les habitudes et les dépenses de guerre. La dépréciation de la monnaie. L'or remplacé par le papier, qui favorise l'inflation.

Paragraphe 9. «L'Italie sera punie de son ambition en voulant secouer le joug du Seigneur des seigneurs. Aussi, elle sera livrée à la guerre. Le sang coulera de tous côtés. Les églises seront fermées ou profanées. Les prêtres, les religieux, seront chassés. On les fera mourir. Et mourir d'une mort cruelle. Plusieurs abandonneront la foi. Et le nombre des prêtres et des religieux qui se sépareront de la vraie religion sera grand. Parmi ces personnes, il se trouvera même des évêques.» Cette pauvre Italie nouvelle a voulu secouer le joug du Seigneur des seigneurs, grâce à l'appui des sectes, pourtant démasquées par Pie VII, Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI. En 1848 la Maison de Savoie commence à suivre une politique hostile à l'Église. Devenu roi du Piémont, Victor Emmanuel supprime l'exemption judiciaire ecclésiastique, la dîme, le droit d'asile à mesure qu'il augmente son royaume au détriment du Saint-Siège

Paragraphe 13. En 1846, la Sainte Vierge parlait au futur de la crise de l'Église. En 1901, l'abbé Combe, c'est au présent qu'il voit cette crise. Le concile Vatican I a été l'occasion de divergences graves. L'épiscopat français a manifesté bruyamment son gallicanisme en refusant certains textes, comme l'infailibilité du pape. Et depuis une vingtaine d'années, la France devient de plus en plus anticléricale. L'abbé Combe demande alors à Mélanie quand cette crise va finir. Elle lui répond : «Elle ne fait que commencer. Bientôt, tous les privilèges de l'Église catholique lui seront enlevés et transférés à la franc-maçonnerie, qui deviendra

comme une religion d'état. La persécution violente succédera logiquement à la persécution tranquille, qui désorganise le gouvernement de l'Église depuis 1880. Mis au pied du mur devant lequel on fusille, les chefs et conducteurs du peuple de Dieu sauront où est le devoir et où il était. Ils auront distinctement la certitude qu'ils n'ont pas aujourd'hui, que le salut est dans le message de la Reine de l'Église, et non pas dans les concessions de la prudence humaine, dans des demandes d'autorisation, dans des pétitions à des adversaires décidés à détruire la religion chrétienne. Surtout, à des pétitions criminelles envers Dieu, humiliantes pour l'Église, puisque dans le but de ne pas exaspérer ces suppôts du démon, le nom de Dieu et les droits supérieurs de l'Église y sont passés sous silence.»

Paragraphe 20. «Au premier coup de son épée foudroyante, les montagnes et la nature entière trembleront d'épouvante, parce que les désordres et les crimes des hommes percent la voûte des cieux. Paris sera brûlé et Marseille engloutie. Plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par les tremblements de terre. On croira que tout est perdu. On ne verra qu'homicides, on n'entendra que bruit d'armes et blasphèmes. Les justes souffriront beaucoup. Leurs prières, leurs pénitences et leurs larmes monteront jusqu'au ciel. Et tout le peuple de Dieu demandera pardon et miséricorde, et demandera mon aide et mon intercession. Alors, Jésus-Christ, par un acte de sa justice et de sa grande miséricorde pour les justes, commandera à ses anges que tout ses ennemis soient mis à mort. Tout à coup, les persécuteurs de l'Église de Jésus-Christ, et tous les hommes adonnés au péché périront. Et la terre deviendra comme un désert. Alors se fera la paix, la réconciliation de Dieu avec les hommes. Jésus-Christ sera servi, adoré et glorifié. La charité fleurira partout. Les nouveaux rois seront le bras droit de la Sainte Église, qui sera forte, humble, pieuse, pauvre, zélée, et imitatrice des vertus de Jésus-Christ. L'Évangile sera prêché partout. Et les hommes feront de grands progrès dans la foi. Parce qu'il y aura unité parmi les ouvriers de Jésus-Christ. Et que les hommes vivront dans la crainte de Dieu.»

L'ONU multiplie les injonctions en faveur de l'immigration

En octobre dernier, Le *Programme des Nations-Unies pour le développement (PNUD)* est passé presque inaperçu. Il mérite d'être connu.

En fait tout le rapport annuel porte uniquement sur les politiques antimigratoires de certains États et son titre est on ne peut plus clair : «*Lever les barrières, migration et développement humain*».

C'est évidemment un réquisitoire, notamment contre l'Europe. A l'aide de statistiques et de graphiques, les experts mondialistes nous expliquent que toutes les régions du monde sont actuellement touchées par les migrations (départ, accueil ou transit) et l'Europe devrait imiter les États-Unis, le Canada ou l'Australie qui ont fait cette adaptation «*pluri-culturelle*» de l'accueil des immigrants. Le rapport du PNUD énumère à plaisir les principales raisons qui doivent contraindre les Européens à accepter les vagues migratoires, qui les toucheraient peu pour l'instant (!). Première assertion : les migrations Sud-Nord sont minoritaires. Si «*5 millions (?)*» de personnes franchissent les frontières internationales pour aller vivre dans des pays développés, ils seraient plus nombreux à migrer vers un pays en développement. Selon les affirmations du rapport, «*740 millions de personnes sont des migrants internes, soit plus de trois fois le nombre des migrants internationaux*».

En fait, «*moins de 30% se déplacent d'un pays en développement vers un pays développé*». **Autre affirmation onusienne** : les habitants des pays pauvres sont ceux qui migrent le moins et le déplacement s'avère bénéfique... pour l'immigrant : un migrant d'un pays peu développé multiplie, par son déplacement, sont revenu par quinze, double le taux de scolarisation des enfants et divise leur taux de mortalité par seize. Une constatation intéressante au passage : la migration entre des régions en développement pousse les plus pauvres à améliorer leur sort.

«*Autre point connu et très notable : Les expatriés envoient des sommes importantes à leur pays d'origine. En 2008, on les estime à 308 milliards de dollars, soit trois fois l'aide publique au développement. Seulement, tempèrent les plus objectifs, ces fonds n'arrivent pas aux plus pauvres restés dans les pays peu développés*». (Nous avons indiqué ici que les placements des expatriés se retrouvent en grande partie dans des banques occidentales et dans des paradis fiscaux. Même si ces fonds sont au nom des membres de la famille de l'expatrié).

Le plus beau reste à venir : «*Il n'existe, est-il écrit dans le rapport, aucune preuve d'impacts négatifs de l'immigration sur l'économie, le marché du travail ou le budget, alors que les bénéfices ne sont plus à démontrer dans les domaines comme la diversité sociale et la capacité d'innovation*» (sic). Enfin, le PNUD propose de «*profiter de l'occasion (la crise) pour réformer les politiques en matière d'immigration*». Autrement dit ouvrir tout grand les portes de l'Europe, zone vieillissante et sans imagination, mais riche.

Apparemment les rédacteurs du rapport (de l'ONU)... partent des postulats... Un homme égale un autre, quelles que soient son origine, ses capacités, ses formations, ses croyances, sa nation...

Il affirme comme des vérités que les immigrants rapporteraient plus qu'ils ne coûtent au pays d'accueil...

Nulle part il n'est question d'un point, qui va devenir interdit d'aborder, celui de la relation entre l'immigration et la délinquance, son coût et ses conséquences (voir les pourcentages... dans les prisons... que refusent de rendre publics les "autorités). Ni les autres coûts (soins, scolarité, logements, aides etc...) que doivent supporter les habitants du pays d'accueil.

(Article de Claude Vignon, *Lectures Françaises* N° 632, Déc. 2009, p. 45).

Notre-Dame de Guadalupe

Notre-Dame de Guadalupe est pour la Sainte Vierge l'équivalent du Saint Suaire pour le Christ. Dieu a voulu qu'en notre siècle où le culte de Dieu est bafoué et qui restera comme celui de l'horreur (avortements, violences et massacres, guerres, famines provoquées...), de l'athéisme triomphant et de l'apostasie par les plus hautes autorités de l'Eglise réunies en Concile, nous avons, pour nous encourager à garder la foi, deux preuves scientifiques de Son Amour : celle du Saint Suaire, signe, par Ses Plaies Glorieuses, de la Passion Rédemptrice et de la Résurrection du Christ et celle de l'image de Notre Dame de Guadalupe, tous deux acheiropoietiques, non faits de mains d'hommes.

Benoît XIV en a reconnu le 24 avril 1754, l'origine surnaturelle et authentique et a accordé un office propre et une messe avec rite double de première classe et octave. Et Jean-Paul II, en se rendant à la basilique de Guadalupe, le 23 janvier dernier, pour signer l'exhortation apostolique «*Ecclesia in America*» (l'Eglise en Amérique), fruit des travaux du premier synode américain (Amérique du Nord et du Sud) de l'Histoire, a annoncé que la fête de Notre-Dame de Guadalupe, que les Mexicains célèbrent le 12 décembre, sera étendue à toute l'Amérique. Il faut espérer que ce n'est qu'un préalable à l'extension d'une fête liturgique pour toute l'Eglise car Notre Dame de Guadalupe est une apparition qui n'a aucun équivalent, puisqu'elle est la seule où la Sainte Vierge a laissé son portrait.

C'est pourquoi le pape Benoît XIV a pu dire, à propos du Mexique : «*Non fecit taliter omni nationi*» (Dieu n'a rien fait de tel pour aucune autre nation).

Nous allons d'abord parler de l'apparition miraculeuse puis nous montrerons comment, comme pour le Saint Suaire, la science confirme la foi, puisque nous avons la tête et le cœur si durs qu'il nous faut des signes. Nous nous aiderons de la remarquable étude *La Vierge Marie au Mexique* du frère Bruno Bonnet-Eymard¹ qui, comme pour son travail scientifique sur le Saint Suaire, en prouve l'authenticité par la critique externe (enquête historique, recherche de la validité des témoignages...) et interne (étude scientifique du textile, support de

l'image, ainsi que du caractère extraordinaire de l'image elle-même).

L'apparition de la Sainte Vierge

Il y avait une fois un pauvre Indien, un Aztèque de 57 ans (né en 1474, il vivra jusqu'en 1548, et sa cause de béatification est introduite) qui se rendait à la messe célébrée par un franciscain à Tlatelolco, près de Mexico. C'était le samedi 9 décembre 1531, premier jour de l'octave de l'Immaculée Conception. Cet Indien du nom de Juan Diego, avait perdu sa femme et ne vivait plus que pour les choses du ciel dont il avait été instruit par les missionnaires venus avec les conquistadores dix ans auparavant. Tandis qu'il marchait dans le soleil levant, au pied d'un coteau, à Tepeyac, il entend un merveilleux concert d'oiseaux dont le chant lui était inconnu, puis ils se taisent, comme recueillis. Alors dans le silence, une femme l'appelle, d'une voix très douce : « *Juantzin, Juan Diegotzin !* », « *Mon petit Jean, mon petit Jean-Jacques !* ». C'est sans doute la seule conversation que nous connaissons de la Sainte Vierge en nahuatl, en langue aztèque. Le P. Bruno Bonnet-Eymard dit qu'aucune traduction ne saurait rendre « *la nuance d'exquise courtoisie, de quasi révérence qui relève la familiarité contenue dans le suffixe nahuatl «tzin»* ». On retrouve cette même politesse de Notre Dame à Lourdes lorsqu'elle demande à Bernadette : « *Voulez-vous me faire la grâce de venir ?* ».

Le langage de Juan Diego, tout en étant très spontané, est empreint d'une grande correction et d'un infini respect car le langage est plein de tact et de délicatesse ou bien vulgaire et grossier suivant l'âme dont il est l'expression, le reflet. On connaît le dialogue entre Notre Dame de Guadalupe, la Guadalupana, comme disent les Mexicains, et Juan Diego, par la relation appelée *Nican Mopohua*, des deux premiers mois qui veulent dire « Voici le récit ». C'est la transcription, que l'on date entre 1540 et 1545 des événements du Tepeyac par Juan Diego à son compatriote Antonio Valeriano, le neveu de l'empereur aztèque qui gouvernait lors de l'arrivée de Cortès. Il était professeur de castillan et de latin au collège de Santa Cruz de Tlatelolco fondé par les Franciscains

pour l'éducation des fils de la noblesse indienne.

Reprenons le récit de l'apparition : la Sainte Vierge avait une allure si royale et paraissait si jeune, 15 ans environ, que Juan Diego, à sa question : « *Ecoute, mon petit enfant, le plus petit, où vas-tu ?* », lui répond : « *Ma Dame, mon enfant, ma Reine, je m'en vais aux affaires de Dieu* » puisqu'il allait à la messe. Le P. Bonnet-Eymard écrit que la Sainte Vierge avait « *une beauté qui n'était pas de la terre. Son vêtement était comme le soleil ; il irradiait des rayons de lumière qui transfiguraient tout. Les rochers et les cailloux de ce mont aride, entre lesquels poussaient quelques acacias et cactus, étaient métamorphosés en pierres précieuses, fines émeraudes et turquoises. Et la terre était baignée par des vagues d'arcs-en-ciel* » (p. 3).

Le message de la Sainte Vierge

La Sainte Vierge se présente à Juan Diego : « *Sache et tiens pour certain, mon fils, le plus petit, que je suis la parfaite et toujours Vierge Marie, Mère du Vrai Dieu, de Celui par qui tout vit, le Créateur des hommes, le Maître de ce qui est tout autour et tout à côté, près de tout* (la version espagnole traduit ainsi le nahuatl : « *el dueño de todo lo que está cerca y junto* »), *le Seigneur du ciel et de la terre. Je désire très ardemment, et c'est ma volonté, qu'en cet endroit on me construise mon petit teocalli.* » Ce mot signifie « maison de Dieu » (*teotl*, dieu, et *calli*, maison). Les *teocalli* désignaient les sanctuaires que les Mexicains élevaient à leurs dieux, au sommet de hautes pyramides où ils immolaient les victimes humaines et même si certains conquistadores se sont montrés cruels, avides de lucre, débauchés et sanguinaires, il n'en reste pas moins, ce qu'on occulte à notre époque de farouche anticolonialisme, qu'ils ont permis la fin des sacrifices humains, devenus si nombreux que le peuple aztèque risquait d'en périr.

Dans cette maison de Dieu se célébrera en effet le Saint Sacrifice de Notre Seigneur, mettant fin aux sacrifices humains pour le renouvellement du soleil et de la vie, et la Sainte Vierge se présente comme Médiatrice entre Dieu et les hommes : « *Là je Le montrerai, je L'exhalterai, je Lui donnerai aux hommes par la médiation de mon amour, de mon regard compatissant, de mon aide secourable, de mon salut.* »

En disant à Juan Diego qu'elle souhaite qu'on établisse une chapelle où se célébrera la messe, les

sacrements... la Madone montre que les Indiens ont une âme, répondant par conséquent à l'avance à la « *disputatio* » dite *Controverse de Valladolid* qui eut lieu en 1550 entre le philosophe Juan Guinès de Sepulveda, chanoine de Cordoue qui tranchait par la négative et le dominicain Bartolomé de Las Casas qui répondait affirmativement, suivant en cela la reine Isabelle la Catholique qui, dès la fin du XV^e siècle, trouvait inique l'esclavage : car ayant une âme les Indiens étaient les égaux de tous les hommes et donc des Espagnols.

La Sainte Vierge, toujours très respectueuse du clergé, dit à Juan Diego d'aller voir son évêque et de lui transmettre son désir : la construction d'une chapelle au Tepeyac.

Le portrait miraculeux

L'évêque, Mgr Juan de Zumarraga, après deux visites, demande un signe. Outre le fait que la Sainte Vierge guérit l'oncle de Juan Diego, mortellement malade, elle lui demande d'aller au sommet de la colline du Tepeyac où était adorée autrefois Tonantzin, la mère des dieux aztèques, d'y cueillir des fleurs et de les lui apporter. Or là où il n'y avait que chardons et épines, Juan Diego découvre de merveilleuses fleurs de Castille, couvertes de rosée. Il en fait une gerbe qu'il place dans son ayate, sa tunique, puis il redescend auprès de la Sainte Vierge qui, après les avoir regardées, les dispose au creux de sa tunique en lui disant que lorsqu'il sera auprès de l'évêque il en ouvre les pans.

Quand Mgr de Zamarruga vit tomber les fleurs d'une grande beauté et d'un délicieux parfum et qu'apparut l'image de la Mère de Dieu, les mains jointes, recouvertes d'un voile constellé de 46 étoiles d'or, enceinte (car elle nous donne le Seigneur), au visage très doux de métisse et au regard d'une tendresse si humaine et surnaturelle à la fois, il en fut bouleversé. Le prélat s'agenouilla ainsi que ceux qui l'entouraient et demanda pardon à la Sainte Vierge de n'avoir pas immédiatement réalisé sa volonté. Le P. Bonnet Eymard décrit ainsi Notre Dame de Guadalupe : « *Elle a la taille d'une enfant de 15 ans et se dresse sur un croissant de lune tout noir sur lequel elle pose le pied droit, chaussé de gris cendré. Elle éclipse le soleil dont les rayons l'entourent comme s'ils jaillissaient de son propre corps, les uns grands et droits comme des épées, les autres en forme de*

flamme. Elle est soutenue par un ange cariatide que l'on voit jusqu'à la ceinture, porté par des ailes d'aigle à demi déployées, et dont les pieds semblent se perdre dans la nuée qui nimbe toute la vision » (p. 5).

Puis, à sa demande, Juan Diego montre à l'évêque l'endroit où la Sainte Vierge voulait qu'on lui construise une église (il y en a maintenant deux : la petite, l'ancienne, et une grande basilique moderne). La Sainte Vierge fit alors jaillir en ce lieu une source miraculeuse qui soigne « *toutes les maladies de ceux qui la boivent et s'y baignent* » (p. 8) : son portrait est également miraculeux, guérissant les corps et les âmes. Les historiens, même athées, reconnaissent d'ailleurs que la Sainte Image de Notre Dame de Guadalupe a permis une conversion rapide et durable des peuples amérindiens qui, dix ans avant l'apparition, croyaient encore à une multiplicité de dieux à qui ils sacrifiaient des enfants et des êtres vivants. Avant la construction de la chapelle, les Mexicains et les Aztèques purent vénérer la beauté de la Sainte Vierge dans l'église des franciscains qui servait de cathédrale. Il est à noter que la Sainte Vierge a été appelée « de Guadalupe » en raison du nom de la rivière près de la source miraculeuse, désignée ainsi en souvenir de Guadalupe, le sanctuaire national espagnol.

La science confirme la foi

Ce miracle d'un portrait de la Sainte Vierge par elle-même, comme le Saint Suaire est celui du Christ qui y a laissé son empreinte, n'a été dévoilé qu'en notre siècle, en 1936. Les conclusions des divers laboratoires sont impressionnantes et concluantes :

Le tissu en ayate, dont est fait le manteau de Juan Diego, est très fragile ; il ne dure qu'une vingtaine d'années. Or, depuis bientôt cinq cents ans, alors qu'il a subi la poussière, la chaleur et l'humidité, il est resté inaltéré (ce n'est que depuis peu de temps qu'il est protégé par du verre).

Les couleurs ne sont pas atténuées et l'analyse des fibres du tissu, par le professeur Kuhn en 1936, n'a révélé aucun colorant, d'aucune nature, ni végétal, ni animal, ni minéral.

Avec un ophtalmoscope, le 23 juillet 1956, le Dr Lavoignet, chirurgien de l'œil, découvre dans la cornée des yeux la silhouette d'un homme barbu, tête tournée de trois quarts vers la Sainte Vierge et inclinée légèrement. Il s'agit naturelle-

ment du reflet de Juan Diego dans la pupille de la Sainte Vierge ! Le P. Bonnet-Eymard écrit : « *Tout se passe comme si l'ayate de Juan Diego s'était comporté comme une plaque sensible et avait photographié l'apparition, en positif couleur, au moment où un homme se reflétait dans la pupille de ses yeux* » (p. 29). Cela rappelle le négatif du Saint Suaire qui ne pouvait se révéler que par l'invention de la photographie.

Par le procédé de digitalisation, c'est-à-dire d'images agrandies 2 000 fois sur une surface de 1 mm² divisé en 27 778 carrés, le Dr Aste Tonsmann a découvert en 1981 dans l'iris du portrait de Notre Dame de Guadalupe les personnages qui contemplaient, émerveillés, la Sainte Vierge sur la tunique de Juan Diego et qui se reflétaient dans le regard de Notre Dame. Ce sont « *un indien en train de déplier son manteau devant un franciscain dont on peut voir une larme glisser sur son visage ; un homme du pays, très jeune, la main sur la barbe, avec un air de consternation ; un indien torse nu, presque dans une attitude de prière ; une femme aux cheveux crépus, probablement une Noire, servante de l'évêque ; un homme, une femme et des enfants à moitiés tondus et d'autres religieux en habits de franciscains* » (le prof. Luca de Tena, *L'homme Nouveau*, 16 mai 1982). Or, personne n'aurait pu, en un espace aussi minuscule que la cornée d'un œil, peindre des personnages si petits qu'il a fallu les agrandir 2 000 fois, et savoir avec exactitude quels personnages entouraient Juan Diego.

En 1979, l'image de Guadalupe a été examinée à l'infrarouge par le professeur Callahan et Brant Smith. Ils ont constaté qu'à part quelques rajouts humains qui comportent des pigments de peinture, par exemple l'ange au visage banal et dont la peinture s'écaille, il n'y a ni coup de pinceau ni colorant et ils confirment les découvertes, en 1936, du chimiste, le Dr Richard Kuhn qui prouvent que le portrait de la Sainte Vierge « *n'a pas été fait de main d'homme* ». Ce pourquoi Léon XIII a couronné Notre Dame de Guadalupe en 1895 et Saint Pie X l'a déclarée le 24 août 1910 « *Céleste Patronne de toute l'Amérique latine* ».

Ce qu'elle dit à Juan Diego, elle le dit à chacun de nous : « *Je suis votre Mère miséricordieuse, la tienne et celle de tous ceux qui vivent unis sur cette terre, et la Mère de tous ceux qui, pleins d'amour pour moi, crieront vers moi et mettront leur confiance en moi* ».

Monde et vie, n° 646, 18 février 1999

La canonisation de Juan Diego, le voyant de Guadalupe

Avant son huitième voyage en Pologne, du 16 au 19 août, Jean-Paul II se rend au Mexique où il va canoniser le 30 juillet Juan Diego, le voyant de Notre Dame de Guadalupe, dont le portrait sur le manteau de l'Indien est l'équivalent du Saint Suaire. Dans les deux cas, c'est la science la plus moderne qui prouve que les pouvoirs de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge sont surnaturels puisque l'empreinte du Christ sur le linceul et l'image de Notre Dame de Guadalupe sont acheiropoietiques, non faits de mains d'homme. Mais avant de décrire le caractère miraculeux de ce portrait de la Sainte Vierge par elle-même, voyons qui est Juan Diego à qui Marie est apparue et que Jean-Paul II a béatifié le 6 mai 1990. Ce même jour, Juan Diego sauva de la mort un toxicomane de 23 ans (il fumait de la marijuana depuis l'âge de cinq ans) qui se jetait du haut de son balcon, d'une hauteur de dix mètres. Arrivé dans le coma à l'hôpital, dans un cas désespéré, le médecin et astronome, le professeur Hernandez Illescas, recommanda à la mère, Esperanza, de prier Juan Diego et le jeune homme guérit totalement, sans séquelles, trois jours après.

Les sacrifices aztèques

Avant l'arrivée des hommes de Cortès, qui prirent la capitale aztèque en 1521, il faut se rappeler que les Aztèques du Mexique scarifiaient des milliers d'enfants et de jeunes gens pour nourrir le soleil et maintenir la vie. Ainsi, en 1487, 80 000 Indiens furent offerts, le cœur arraché, au dieu Huitzilipochtli à Mexico. Les sacrifices humains sont une inversion du Sacrifice Rédempteur : chez les Aztèques, c'est l'homme qui croit sauver la vie des dieux alors que pour les chrétiens c'est Dieu qui sauve l'homme en se sacrifiant lui-même. Notre Dame a voulu se faire appeler au Mexique Notre Dame de Guadalupe, lieu du sanctuaire national en Espagne, pour rapprocher les Indiens et les Espagnols en montrant aux Espagnols que les Indiens, eux aussi, avaient une âme. D'ailleurs, c'est parce que Notre Dame de Guadalupe a sauvé Christophe Colomb lors de son premier voyage qu'à son second voyage il baptisa ainsi la première île qu'il découvrit (la Guadeloupe deviendra française en 1635). Et en 1571, l'amiral Doria qui avait à bord un portrait de Notre Dame de Guadalupe lui a attribué sa victoi-

re à Lépante contre les forces de l'empire ottoman.

Juan Diego, né en 1474 au Calpulli ou quartier de Tlayacac dans le Cuautitlan, a donc été élevé dans cette culture barbare aztèque au sein d'une famille paysanne. Il perdit très jeune son père et vint habiter chez son oncle qui l'éleva comme son fils. Il se fit baptiser avec sa femme, Maria Lucia, en 1524, après avoir été converti par les missionnaires franciscains venus avec les conquistadores. En 1529, il perd sa femme, dont il n'avait pas eu d'enfant. Très pieux, il faisait trois heures et demie à pied chaque jour pour se rendre à la messe célébrée par un franciscain à Tlatolco près de Mexico, alors qu'il habitait à 15 km, à Tulpetiaco, au bord du lac de Tzompango.

La Sainte Vierge apparaît à Juan Diego

En ce samedi 9 décembre 1531, jour de la première apparition, le soleil se levait tandis que Juan Diego arrivait au pied de la colline Tepeyac (nom qui signifie « cîme aiguë de rochers »). Il entend un chant si mélodieux, si surnaturel, qu'il se demande, nous dit le récit de ses apparitions (le Nican Mopohua retransmis vers 1540, par son compatriote Antonio Valeriano, professeur de castillan et de latin et neveu de l'empereur aztèque) s'il n'était pas au paradis « *dans la Terre Fleurie dont parlaient les anciens* ». Puis, il entend une voix qui l'appelle par ses diminutifs et lui parle en nahuatl, sa langue maternelle : « *Juantzin, Juan Diegotzin, où vas-tu ?* » Il voit une jeune femme, quinze ans environ, au visage de métisse, attendant un enfant, et d'une beauté et douceur qui ne sont pas de la terre. « *Ses vêtements, raconte-t-il, dans son récit à Valeriano, resplendissaient autant que les rocs escarpés de l'extrême pointe de la colline qui, sous l'éclat de ces brillants rayons, prenaient l'apparence de diamants. Les cactus, les nopals, toutes les plantes qui poussaient là paraissaient transformées en gerbes d'émeraude, tandis que les troncs d'arbres et les branches semblaient faites d'or poli et que l'on eût pris le sol pour du jaspe diversement nuancé.* » Cette Dame, d'une humilité royale et céleste, se présente ainsi au pauvre paysan indien : « *Sache et tiens pour certain, mon fils, le plus petit, que je suis la toujours Vierge Marie, Mère du Vrai Dieu, de Celui par qui tout vit, le Créateur des hommes, le Maître de ce qui est tout autour et tout à côté, près de tout, le*

Seigneur du ciel et de la terre. Je désire très ardemment, si c'est ma volonté, qu'en cet endroit on me construise mon petit teocalli. » Ce mot signifie « maison de Dieu » (*teotl*, dieu, et *calli*, maison). La Sainte Vierge est Médiatrice entre Dieu et les hommes : « *Là, je Le montrerai, je L'exalterai, je Le donnerai aux hommes par la médiation de mon amour, de mon regard compatissant, de mon aide secourable, de mon salut.* » Pour la construction de ce sanctuaire, la Sainte Vierge demande à Juan Diego d'aller voir l'évêque et de lui transmettre son désir. A la seconde visite, Mgr Juan de Zumarrago exige, pour le croire, que la Dame « *donne un signe manifeste de son identité et de sa volonté* ».

Le miracle du portrait de Notre Dame

Alors que Juan Diego avait vu la Sainte Vierge deux fois, le samedi 9 décembre 1531, la matin et le soir (ce jour-là est le premier jour de l'octave de l'Immaculée Conception) et une fois le dimanche 10, il ne put se rendre au rendez-vous du lundi, donné par la Sainte Vierge sur la colline du Tepeyac, car son oncle tomba très malade et demanda à son neveu d'aller à Tlatelolco chercher un prêtre. Le mardi 12 décembre, à la quatrième et dernière apparition, Juan Diego part bien avant l'aurore pour ramener le prêtre, revoit celle qu'il appelle « *Ma petite, ma toute petite, ma Reine* », lui dit qu'il s'occupera de transmettre son message à l'évêque le lendemain, mais qu'aujourd'hui il doit s'occuper de son oncle. La Sainte Vierge lui répond, très maternelle : « *Ecoute-moi bien, mon petit, le plus petit, et mets bien ceci dans ton cœur: ce qui t'afflige, ce qui t'effraye n'est rien. Que ton visage ne se trouble aucunement, non plus que ton cœur. Ne crains pas cette maladie, ni aucune autre épreuve, n'aie nulle angoisse, nulle peine. Ne suis-je pas là, moi qui suis ta mère ? N'es-tu pas sous mon ombre, sous ma protection ? N'est-ce pas moi qui suis ta santé ? N'es-tu pas au creux de mon manteau, dans mon giron ? Que te faut-il de plus ? Non, n'aie nulle angoisse, aucune amertume et que la maladie de ton oncle ne t'afflige pas, car pour l'instant il n'en mourra pas. Sois sûr qu'il est déjà guéri.* »

Alors Juan Diego, rassuré, confiant en la guérison de son oncle, lui demande le signe voulu par l'évêque. Notre Dame lui dit de monter au Tepeyac et de lui cueillir des fleurs alors qu'on était en décembre. Juan Diego y grimpe et découvre de magnifiques fleurs de la région de

Castille, en Espagne : elles embaumaient et brillaient sous les gouttes de rosée. Il les met dans son tilma, son ayate, la tunique que portaient les Indiens. La Sainte Vierge les prend et les dispose au creux de l'ayate : Juan Diego noue sa tunique pour ne pas laisser tomber les fleurs et revoit pour la troisième fois l'évêque. Lorsqu'il dénoue son vêtement, les fleurs au merveilleux parfum tombent, et le portrait de la Sainte Vierge apparaît, pénétrant la tunique des deux côtés.

Dans la première étude à la fois scientifique et religieuse sur Notre Dame de Guadalupe, celle en 1980 du P. Bonnet-Eymard² (celle de Jacques Lafaye, en 1974, Quetzalcoatl et Guadalupe. La formation de la conscience nationale au Mexique, Gallimard, malgré une bibliographie de 46 pages, n'a pas un mot sur les découvertes scientifiques !), le Père décrit ainsi cet extraordinaire autoportrait de la Sainte Vierge : « Elle avait un beau visage de jeune fille d'une merveilleuse beauté, un peu brun, éclairé par un délicieux sourire maternel. Elle avait les mains jointes et la tête inclinée à droite, couverte d'un voile où fourmillaient des étoiles d'or et qui tombaient jusqu'aux pieds. Elle a la taille d'une enfant de quinze ans et se dresse sur un croissant de lune tout noir sur lequel elle pose le pied droit, chaussé de gris cendré. Elle éclipse le soleil dont les rayons l'entourent comme s'ils jaillissaient de son propre corps, les uns grands et droits comme des épées ; les autres en forme de flamme. Elle est soutenue par un ange cariatide que l'on voit jusqu'à la ceinture, porté par les ailes d'aigle à demi déployées, et dont les pieds semblent se perdre dans la nuée qui nimbe toute la vision. »

L'évêque, sa suite et des familles qui se trouvaient là, s'agenouille, reconnaissant la Vierge-Mère Immaculée. L'évêque lui demande d'ailleurs pardon de n'avoir pas tout de suite cru en son apparition (bien que sa prudence ait permis d'avoir ce signe miraculeux !) et commande l'érection du sanctuaire qui, achevé en 1533, accueillit la magnifique image de la Sainte Vierge. Il faut savoir aussi que Juan Bernardino, l'oncle de Juan Diego, eut, lui aussi, une apparition de la Madone qui le guérit, au moment où elle en assurait Juan Diego. Et Juan Diego, après les apparitions, alla habiter près de la chapelle où se trouvait le saint portrait et se fit le héraut de Notre Dame. Comme il avait une grande dévotion pour l'Eucharistie, l'évêque lui permit de communier trois fois par semaine, fait rarissime à l'époque. Il mourut à 74 ans, le 30 mai 1548.

La science confirme le miracle

Cette empreinte de la Sainte Vierge sur la tunique de Juan Diego a de nombreuses caractéristiques étudiées scientifiquement, qui, toutes, relèvent du surnaturel : le tissu en ayate de 1, 68 m sur 1, 03 m est tissé de fibres de maguey, espèce de l'agave qui constitue avec le maïs, la plante nationale du Mexique. Or, ce tissu se décompose au bout de vingt ans, alors que depuis bientôt cinq cents ans, malgré la chaleur humide et les bougies, il reste inaltéré (il n'est protégé par une plaque de verre, que depuis peu). L'analyse, en 1936, des fibres du tissu par le professeur Richard Kuhn, prix Nobel de chimie, prouve qu'il n'y a aucune colorant d'origine végétale, animale, minérale, aucun enduit : le portrait n'est pas peint. En 1979, les professeurs Callahan et Brant Smith confirment ce fait en analysant la toile à l'infrarouge.

En 1929, Alfonso Marcue, le photographe officiel de la basilique de Guadalupe, découvre l'image d'un homme barbu se reflétant dans l'oeil droit de la Sainte Vierge. Mais les autorités de la basilique, qu'il avait averties de sa découverte, lui demandent de garder le silence. Le 23 juillet 1956, le Dr Lavoignet, chirurgien de l'œil, découvre avec son ophtalmoscope, ce qu'un dessinateur, Carlos Salinas Chavez, avait observé avec sa loupe, le 29 mai 1951 : il y a bien dans les yeux de la Sainte Vierge, la silhouette d'un homme barbu, tête tournée de trois quarts : il s'agit, naturellement, du reflet de Juan Diego dans la pupille de la Sainte Vierge ! Comme l'écrit le P. Bruno Bonnet-Eymard : « Tout se passe comme si l'ayate de Juan Diego s'était comporté comme une plaque sensible et avait photographié l'apparition, en positif couleur, au moment où un homme se reflétait dans la pupille de ses yeux » (Contre Réforme Catholique : « Notre Dame de Guadalupe et son image merveilleuse devant l'histoire et la science », septembre 1980, n° 157). Par le procédé de digitalisation, c'est-à-dire d'images agrandies deux mille fois sur une surface de 1 mm² divisé en 27 778 carrés, à l'aide d'appareils qui permettent de recomposer les images de la terre captées par les satellites, le Dr José Aste Tonsmann a découvert en 1979, dans l'iris du portrait de la Sainte Vierge, une douzaine de personnes qui la contemplent, émerveillées. Ce sont « un indien en train de déplier son manteau devant un franciscain dont on peut voir une larme glisser sur son visage ; un homme du pays, très jeune, la

main sur la barbe, avec un air de consternation ; un indien torse nu, presque dans une attitude de prière ; une femme aux cheveux crépus, probablement une Noire, servante de l'évêque ; un homme, une femme et des enfants à moitiés tonsus et d'autres religieux en habits de franciscains » (le prof. Luca de Tena, reprenant le Nican Mopohua, L'homme Nouveau, 16 mai 1982). Et le 27 mai 1956, le Dr Javier Torroella Bueno, ophtalmologue, certifie la présence d'un triple reflet analysé par les lois d'optique de Samson et Parkije : lorsqu'un objet se trouve éclairé à une distance précise de l'œil, il se reflète trois fois dans l'œil : deux reflets suivent le mouvement de l'ophtalmoscope et un reflet suit le sens contraire. Cela n'est possible que pour un œil qui a un relief, une épaisseur en creux, qui est donc vivant.

Remarquons aussi que les étoiles sur le manteau de la Sainte Vierge correspondent aux constellations dans le ciel de Mexico le 12 décembre 1531, à 10h40, et qu'à l'emplacment où repose l'enfant dans le sein de Marie (enceinte, rappelons-le), se trouve la constellation du Lion dont l'étoile principale s'appelle Regulus, le petit Roi.

Après Benoît XIV qui, le 21 avril 1754, a reconnu l'origine surnaturelle de ce portrait et de l'apparition, et a accordé un office propre et une messe, Jean Paul II, le 23 janvier 1999, à la basilique de Guadalupe, a demandé que le 12 décembre (jour du miracle de l'empreinte de la Sainte Vierge sur la tunique de Juan Diego) corresponde à la mémoire liturgique de Notre Dame de Guadalupe « Impératrice du Mexique et Reine de l'Amérique ». La basilique Notre-Dame de Guadalupe, premier centre de pèlerinage au monde avec ses 20 millions de pèlerins par an (le second est San Giovanni Rotondo où 8 millions de fidèles viennent prier le Padre Pio) est le phare, avant Lourdes et Fatima, de la piété mariale, de la conscience que la Sainte Vierge est notre dernier recours, notre ultime salut. Ce qu'elle a dit à Juan Diego, et celle de tous ceux qui vivent unis sur cette terre, et la Mère de tous ceux qui, pleins d'amour pour moi, crieront vers moi et mettront leur confiance en moi. »

N.B. : Pour une étude plus récente, La Vierge du Mexique ou le miracle le plus spectaculaire de Marie, P. François Brune, éd. Le Jardin des Livres, 2002.

Monde et vie, n° 702, 11 juillet 2002